



## SOMMAIRE DES MATIERES.

SCÈNE POPULAIRE, LE DEMENAGEMENT ; LA CONFIDENTE OU L'ÉPREUVE DE LA FEMME ; LE PLUS FÉCOND DES ROMANCIERS ; FABLE, LE COQ ET LE TAUREAU.

## SCÈNES POPULAIRES.

NOUVELLE SÉRIE.

### LE DÉMÉNAGEMENT.

Personnages :

M. SAURIN.—Mme SAURIN.—GUSTAVE, leur fils.—Mme LANGLET.—Mlle OLYMPE LANGLET.—Mme BACHELIER.—CLÉMENCE.—PYRAME, petit chien.—COMMISSIONNAIRES.

I.

*La scène est à Paris chez M. Saurin.*

### SCÈNE I.

MADAME SAURIN, MADAME BACHELIER.

Mme Saurin.—Je suis, aujourd'hui, comme si j'avais fait vingt-cinq lieues à pied.

Mme Bachelier.—Ca, je le crois.

Mme Saurin.—Depuis le matin sur mes jambes, à toujours monter, descendre, aller, venir ; toujours sur le dos des bonnes, dans la crainte qu'elles ne fassent quelque gaucherie. Je vous jure que c'est fatigant.

Mme Bachelier.—Il y a une chose bien vraie, c'est que piétiner toute une journée vous lasse plus qu'une grande course. Vous devez, néanmoins, avancer dans votre déménagement.

Mme Saurin.—Je crois, au contraire, que plus je vais et moins j'avance. Ajoutez à cela que le déménagement ne serait rien par lui-même, si ce n'était la dépense.

Mme Bachelier.—Ce que vous dites là est su de tout le monde : Deux déménagements valent un incendie.

Mme Saurin.—Je ne sais si vous êtes comme moi, Mme Bachelier, mais depuis que les meubles sont changés de place ce logement me paraît hideux. Et vous ?

Mme Bachelier.—J'ai moi-même de la peine à m'y reconnaître.

Mme Saurin.—Le fait est que lorsque nous y sommes entrés nous n'avions nullement l'intention d'y rester ; aussi n'avons-nous jamais voulu y faire un sou de dépense, et ce n'est pas d'hier que je vous parle.

Mme Bachelier.—Il y a longtemps.

Mme Saurin.—Vingt-six ans ; et nous ne devions y rester qu'un terme. Nous entrons dans la vingt-septième.

Mme Bachelier.—Ce n'est pas un jour !

Mme Saurin.—C'est prodigieux la quantité de choses que je retrouve de tous les côtés !

Mme Bachelier.—On est toujours si riche quand on déménage. Etes-vous mieux là où vous allez ?

Mme Saurin.—Nous sommes mieux, si vous voulez ; plus grandement peut-être ; mais ce n'est pas encore ce qu'il nous faut ; aussi n'y resterons-nous pas. J'ai arrêté cet appartement là-bas, parce que j'étais lasse de chercher ; sans cela, je vous assure...

Mme Bachelier.—Est-il commode encore ?

Mme Saurin.—Comme ça ; pas d'armoires ; les plafonds très bas ; il me faudra raccourcir mes rideaux.

Mme Bachelier.—Vous ferez un petit rempli ; mais ça ne laissera pas d'être assez désagréable. A quel étage ?

Mme Saurin.—Au troisième, un petit troisième. Les pièces sont assez claires, mais l'escalier ne l'est pas ; il est, en outre, très raide et très vilain ; les papiers assez frais ; les portes, les fenêtres, tout ce qui est boiserie, est à l'huile.

Mme Bachelier.—Comme chez moi ; j'aime bien cela : avec une éponge...

Mme Saurin.—Et la cuisine sous la même clé, ce que nous n'avions pas ici.

Mme Bachelier.—C'est un grand point. Quand je pense à la mienne ! non seulement elle est au-dessus de l'appartement ; mais encore il faut de la lumière du matin au soir. Vous avez un grenier ?

Mme Saurin.—Nous avons une cave, mais pas de grenier, ce dont je suis assez mécontent. On a dans un ménage quantité de choses qui ne